

Ceux qui votent pour Poutine ne s'en laisseront sans doute jamais»

Entre ironie et tendresse, la romancière russe Ludmila Oulitskaïa, invitée d'honneur de «Libération», décrit un pays rassuré par le militarisme du Président et extrêmement endurent à la misère et à la corruption, mais dans lequel émerge néanmoins depuis peu une société civile.

Invitée d'honneur au comité de rédaction de *Libération*, Ludmila Oulitskaïa a tenu à souligner la différence entre les dernières élections en Italie, où elle se trouvait la semaine dernière, et celles de dimanche en Russie. «*C'est très intéressant de comparer les deux. En Italie, le résultat était imprévisible, en Russie, il est prévisible.*» Pour elle, le seul point positif de ce scrutin, c'est l'apparition d'une «*nouvelle génération*». Généticienne de formation, la romancière russe a perdu sa chaire de génétique quand les autorités soviétiques se sont aperçues qu'elle dactylographiait sur sa machine à écrire des textes d'auteurs interdits. Elle se tourne alors vers la littérature, écrit des nouvelles puis des romans, qui ne seront publiés qu'à la fin du régime soviétique. Sa célébrité ne cessera de grandir dans son pays et à l'étranger, notamment en France (prix Médicis étranger 1996 pour *Sonietchka*). Oulitskaïa réussit à transcrire la vérité de la société russe depuis l'ère stalinienne jusqu'à la Russie post-soviétique avec un talent de conteuse ironique et tendre. L'histoire pour elle se perçoit dans l'intime. Très libre, elle n'a cessé de traquer le noir de toutes les aliénations, les ravages du pouvoir politique auquel elle ne craint pas de s'opposer parfois publiquement.

Nous savons que Poutine va être réélu dimanche. Voyez-vous une fin à ce pouvoir sans partage ?

Je n'ai jamais voté pour Poutine, ceux qui le font ne s'en laisseront sans doute jamais. Cet amour que lui voue le peuple va probablement se terminer le plus naturellement du monde : tous les hommes sont mortels, même s'ils font du

sport. Le Président, me semble-t-il, ne s'en ira jamais de lui-même. *L'Automne du patriarche* est une histoire qui a déjà été imaginée et écrite par le génial García Márquez, nous n'avons qu'à attendre le dénouement. Le grand Márquez a parlé de toutes nos conceptions et théories de façon très convaincante et hilarante : «*Que ce soit une invention ou la vérité, ou peut-être une erreur, quelle différence cela peut faire, nom de nom ! Avec le temps, tout ce qui est secret apparaîtra au grand jour - n'importe quelle ânerie !*»

Comment expliquez-vous que rien, ni la corruption ni la misère galopante, ne l'affaiblisse ?

Notre peuple a connu d'immenses malheurs au cours du XX^e siècle - la Première Guerre mondiale, la guerre civile, les répressions staliniennes, la Seconde Guerre mondiale, de nouvelles répressions staliniennes, une série de dirigeants médiocres, quoique moins cruels que Staline -, il est habitué à supporter la misère et la corruption (autrefois, on parlait tout simplement de vols), et son principal mantra est : «Tout, pourvu qu'il n'y ait pas la guerre !» En marmonnant ce mantra, les gens n'ont pas remarqué les nombreuses opérations militaires localement circonscrites - dans le Donbass, en Ukraine, et maintenant en Syrie. Dans le dernier discours de Poutine, pénétré de militarisme et, à mon avis, extrêmement dangereux, le peuple a entendu ce qu'il y a de plus important : nous possédons enfin une arme secrète si puissante que maintenant pas un seul ennemi n'osera s'en prendre à nous. Donc nous avons déjà vaincu le monde entier ! Et au nom d'une telle réussite, on peut bien supporter et la misère et la corruption... Un monde dans lequel la force et le pouvoir sont divisés creuse sa propre tombe. Cela concerne également tous les Etats qui misent exclusivement sur la puissance militaire. Certains estiment que la course aux armements préserve le monde de la guerre, que c'est justement elle qui assure un certain équilibre des forces susceptible d'éviter la guerre. Je ne peux pas être d'accord avec ça.

Cela a-t-il un sens de parler d'opposition ? Parmi les huit candidats, qui vous semble crédible ?

Il n'y a aucune opposition sérieuse dans notre pays. Je fais tout à fait confiance à Grigori Yavlinski [*économiste de 65 ans, cofondateur du parti Iabloko, d'inspiration sociale-libérale, ndlr*] sur un plan personnel, ce n'est ni un voleur ni un amateur de pots-de-vin. J'ai une certaine sympathie pour Ksenia Sobtchak [*journaliste de 36 ans, fille de l'ex-maire de Saint-Pétersbourg*], et je

la préférerais à n'importe quel type avec un costume bien coupé et une cravate rayée à 1 000 dollars, ne serait-ce que parce que je trouve ses chemisiers colorés plus agréables à regarder. Et certaines paroles prononcées par Mikhaïl Kassianov [*ex-Premier ministre*] me plaisent aussi beaucoup, mais il est évident que les opposants actuels sont incapables de se mettre d'accord pour constituer une plateforme commune plus ou moins démocratique. Or la capacité à négocier est une qualité indispensable chez un homme politique.

Peut-on encore utiliser le mot «dissident» en Russie ? Que diraient aujourd'hui les trois héros de votre roman *le Chapiteau vert*, Ilya, Sania et Micha ?

Mes personnages sont inspirés de gens réels et de destins réels. J'ai connu des gens remarquables que l'on appelait alors des dissidents. Certains sont morts, d'autres ont émigré, quelques-uns se sont suicidés. Rares sont ceux qui vivent encore - la militante des droits de l'homme Ludmila Alexeïeva ; la discrète Elena Smorgounova, une politologue, une traductrice et une brillante spécialiste de la Bible ; son mari, Gregory Freidin, grâce auquel est parue la première édition en russe des *Œuvres complètes* de Mandelstam ; l'irréprochable Sergueï Adamovitch... J'en ai sûrement oublié. Que Dieu leur accorde la santé ! Tous ces gens, et ceux qui avaient les mêmes idées - André Sakharov, Iouli Daniel, Natalia Gorbanevskaja et bien d'autres - étaient et resteront la conscience du peuple. Même si ce peuple ne le comprend pas. Parmi les hommes politiques actuels, je ne vois pas de personnalité de cette envergure. Sauf peut-être Boris Nemtsov, assassiné il y a trois ans.

Quel est l'état d'esprit de la société russe, fataliste ?

Il est très divers. Comme l'ont montré les élections précédentes, 86 % de la population a exprimé son adhésion au président en place. Moi, je représente la minorité des 14 % restants. Parmi cette minorité (je subodore que ce n'est plus 14 % mais bien plus), tous n'ont pas les mêmes idées. Et cela se comprend : c'est très commode d'appartenir à la majorité, on ne risque rien. De puissants moyens de propagande fonctionnent parfaitement dans les médias, et les idées toutes faites présentées dans de jolis emballages sont bien plus attirantes que la voie difficile et dangereuse d'une pensée indépendante. Quand les gens réfléchissent par eux-mêmes, il est naturel qu'ils aient des idées différentes. J'ai déjà parlé de la très grande endurance de notre peuple. Pour ce qui est de son fatalisme, je ne suis pas d'accord : il y a autour de moi beaucoup de gens qui

appliquent la théorie aujourd'hui démodée et souvent tournée en ridicule de ce que certains révolutionnaires du XIX^e siècle appelaient les «*petites actions*». Il me semble que s'est développé ces dernières années un grand mouvement caritatif et bénévole qui s'emploie à améliorer les programmes publics d'aide sociale, lesquels fonctionnent très mal.

La société civile a toujours été faible en Russie, c'est à peine si sa voix parvenait jusqu'au pouvoir. La moindre remarque critique à l'encontre du gouvernement mettait en danger celui qui la prononçait. L'interaction entre la société civile et l'Etat était quasi inexistante, tant avant la révolution qu'après. Pour qu'une interaction se mette en place, il faut une société civile forte. J'ai le sentiment qu'en Russie, le processus est en marche et que cette société est en train de se constituer, en dépit d'une forte résistance de la part du pouvoir.

Il peut être intéressant pour les lecteurs de *Libération* de savoir qu'en russe, dans les conversations courantes, le mot «libéral» est presque devenu une injure.

Dans l'éternelle opposition entre «archaïques» et «novateurs», entre «slavophiles» et «occidentalistes», le libéral est considéré comme un dangereux novateur et un partisan des «valeurs occidentales», c'est presque un «ennemi du peuple». Tel est le message que transmettent la télévision d'Etat et les médias. Tel est l'état d'esprit de l'homme de la rue.

La société russe accepte-t-elle ceux qui expriment des désirs sexuels différents ?

Dans le milieu dans lequel j'évolue, il est extrêmement rare que je rencontre des manifestations d'homophobie. J'ai dans l'idée qu'il existe un programme initié d'en haut qui met en avant une certaine conception des «valeurs traditionnelles», qui se montre très tolérant vis-à-vis des violences conjugales, et qui réagit de façon hystérique aux relations homosexuelles.

Agressée en 2016, vous continuez pourtant à résister. Où en puisez-vous la force ?

Vous faites allusion aux jeunes qui m'ont arrosée de Mercurochrome pour protester contre un projet lancé par l'association Memorial. Ce remarquable projet, «L'homme dans l'histoire», me tient très à cœur. Depuis une vingtaine d'années a lieu un concours auquel participent collégiens et lycéens. Chaque année, un jury choisit les meilleures rédactions sur l'histoire parmi les milliers qui lui sont envoyées, et nous les publions. Ce sont des textes magnifiques,

écrits par des enfants chez lesquels s'est éveillé le sens des responsabilités envers eux-mêmes et envers leur avenir. Voir les visages de ces élèves est pour moi une joie. Cette année aussi, je suis membre du jury, bien que, à vrai dire, la plus grande partie du travail soit accomplie non par moi, mais par d'autres membres de ce jury, ce dont je leur suis infiniment reconnaissante. Pour ce qui est de mon opposition au pouvoir, c'est très exagéré : je ne m'oppose pas, je ne m'exprime même pas contre ce pouvoir pour lequel j'éprouve plutôt de l'indifférence, je fais simplement ce qui me plaît et je dis ce que je pense. Parfois, comme tout le monde, je me trompe. Mais j'ai vécu toute ma vie ainsi, et je ne compte pas changer sur mes vieux jours.

Vous êtes pour les Français une grande écrivaine et une militante inlassable pour la liberté des femmes. Les Russes sont-elles nombreuses à partager ce désir ?

Mes chers amis ! Là, je suis obligée de vous décevoir. Jamais je ne me suis battue pour les droits des femmes. Les femmes russes sont remarquables. Pour des raisons historiques, elles ont une vie extrêmement dure. Je dirais même que dans l'ensemble, au XX^e siècle, elles ont eu une vie bien plus dure que les femmes européennes. Ce sont elles qui ont dû assumer un double fardeau pendant que les hommes faisaient la guerre. Et en Russie, les hommes ont fait la guerre tout au long du XX^e siècle, avec quelques brefs intermèdes, quand ils ne se trouvaient pas dans des camps. Nos femmes ont élevé leurs enfants, elles ont gagné de quoi vivre, elles ont eu faim, elles ont travaillé dans des usines militaires, elles se sont occupées de leurs vieux parents, pour beaucoup sans le soutien des hommes. Les femmes russes ne se préoccupaient guère de leurs droits parce qu'elles exerçaient celui de sauver leurs enfants et leurs maris revenus de la guerre invalides, et de défendre les plus faibles.

Ces dernières années se sont développées dans notre pays un grand nombre d'organisations caritatives fondées sur le bénévolat. Ce mouvement ne relève pas de la politique, il est social. Chez nous, la médecine et l'éducation n'ont pas de financements suffisants, les maisons de retraite sont dans un état déplorable, de même que les établissements pour handicapés. Autrement dit, des secteurs qui devraient être contrôlés et financés par l'Etat. Or, dans ce domaine, un bond en avant a été accompli : le premier hospice pour vieillards a été créé à Moscou, ce qui a déclenché tout un mouvement dans ce sens, si bien qu'aujourd'hui, l'un des problèmes les plus douloureux, tant sur le plan moral que social, est en grande partie résolu. L'initiatrice de tout cela a été Véra Millionchtchikova,

aujourd'hui disparue. Et sa fille Niouta Federmesser poursuit son œuvre. Il existe une autre grande fondation caritative, «Fais cadeau de la vie», dirigée par une remarquable actrice, Tchoulpane Khamatova. Grâce à l'activité de cette fondation, qui cherche des financements, des milliers d'enfants sont sauvés. Des fondations comme celle-là, grandes et petites, il y en a des dizaines. Ce sont pour la plupart des femmes qui accomplissent tout cela. Là où l'Etat n'a ni le pouvoir ni la volonté d'intervenir, les femmes prennent les choses en main et, pendant leur temps libre, elles viennent en aide aux orphelins, aux vieillards, aux détenus et aux sans-abri. C'est de cette façon que les femmes, en Russie, exercent leurs droits. Bien sûr, comme partout dans le monde, il y a chez nous des violences conjugales, des inégalités salariales plus ou moins masquées, et d'autres problèmes bien connus, mais je dirais que, dans l'ensemble, la question la plus importante à laquelle les femmes ont à faire face, c'est comment faire baisser le niveau d'agressivité, comment prévenir le militarisme qui ne fait que croître dans la société. De tout temps, le militarisme a été et reste l'ennemi de la liberté. Et en premier lieu, l'ennemi des femmes, qui sont faites pour donner la vie et protéger leur descendance

[Sophie Benech](#)